

ANGLAIS

ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

VERSION DE LANGUE VIVANTE ÉTRANGÈRE ET COURT THÈME

Hélène AJI, Charlotte COFFIN

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

En 2007, 38 candidats optionnaires d'anglais ont choisi de composer en traduction, ce qui représente une nette augmentation par rapport aux 27 copies de 2006. Il ne semble pas cependant que ce choix se soit fait au détriment du commentaire, mais plutôt qu'il reflète la hausse du nombre d'anglicistes au concours (114 candidats en 2007, contre 90 en 2006), ce dont le jury ne peut que se réjouir. Si les notes inférieures à 05, liées dans l'ensemble à de sérieuses lacunes en anglais *et en français*, pourraient inciter certains à réviser leur choix, le jury a eu le plaisir de mettre 9 notes entre 11 et 13,5, et 6 notes supérieures ou égales à 14, pour des candidats révélant déjà de belles qualités d'anglicistes. L'ensemble des notes s'échelonne de 0,5 à 17. Rappelons que dans cette épreuve double, la version compte pour 2/3, et le thème pour 1/3 de la note finale.

Version

Le sujet de version, extrait de *The Last Tycoon* de F. Scott Fitzgerald, ne posait pas de problèmes majeurs au niveau lexical et grammatical. Les difficultés qu'ont rencontrées les candidats se situaient plutôt dans la recherche d'un français idiomatique – qui doit conduire parfois à s'éloigner du texte anglais, ce que certains n'osent pas suffisamment faire – ainsi que dans la compréhension exacte du contexte historique et culturel. Rappelons qu'avant la traduction proprement dite, le candidat doit se livrer à un travail d'analyse, voire de glose du texte, afin de vérifier qu'il saisit parfaitement la situation. Le repérage des personnages, des événements, de leur succession temporelle et de toutes les indications spatiales, si prosaïque semble-t-il, est indispensable. En l'occurrence, certains candidats ont négligé d'établir un certain nombre de points essentiels avant de traduire, tombant dès lors dans le contresens, voire le non-sens. Par exemple, le narrateur est une femme : cela est indiqué par le titre projeté de ses mémoires, *The Producer's Daughter*, et conditionne l'accord de plusieurs participes et adjectifs – rappelons que la cohérence, à cet égard, est essentielle, et que les variations de genre sont plus sévèrement sanctionnées que l'accord masculin de tous les termes.

Plus important encore, cette narratrice évolue dans le monde du cinéma : Hollywood est mentionné plusieurs fois, donnant au candidat un indice culturel qui ne laisse aucun doute, et le champ lexical de l'industrie cinématographique est bien développé (« the screen », « pictures », « the producer », « a script », « a screen play », « movie writing »). Pourtant, certains ont traduit « pictures » par photographie et commis divers contresens sur les autres termes : ce type d'erreurs montre un manque d'attention à la cohérence d'ensemble du texte anglais, et/ou de sa traduction française. Dans le détail, le fragment « I haven't ever been on the screen » a donné lieu à plusieurs fautes, moins au niveau de « screen » que sur le plan de

la construction : si des traductions comme « je ne suis jamais passée à l'écran, je n'ai jamais été à l'écran, je n'ai jamais été à l'affiche » sont tout à fait acceptables, « je n'ai jamais été portée à l'écran » ne suggère pas qu'elle n'a pas joué, mais que sa biographie n'a jamais fait l'objet d'un film. Plus incongrues encore étaient les formules, « je n'ai jamais connu l'écran », ou « je n'ai jamais été au devant de l'écran ». Pour le passage « to watch the wheels go round », le jury a accepté deux types de traductions, suivant que « wheels » était pris dans un sens concret (« voir tourner les bobines ») ou dans un sens plus général (« voir fonctionner la machine / les rouages / les mécanismes »). Enfin, « the whole equation of pictures » réclamait un peu de réflexion et un certain étoffement à la traduction. Beaucoup de candidats n'ont pas du tout compris de quoi il retournait, de sorte que cette phrase et la suivante ont provoqué de nombreux non-sens : c'est là que la glose, au brouillon, est nécessaire. L'idée (très sexiste, évidemment : est-ce là ce qui a bloqué les candidats ?) est que très peu d'hommes ont su comprendre les tenants et les aboutissants du cinéma, « l'équation complète de ce qui fait un film », et que le mieux qu'une femme puisse faire pour approcher de cet objectif est de s'intéresser à ces hommes. Donc « come to the set-up » dans la deuxième phrase désigne le même enjeu que « keep the whole equation of pictures in their heads », et peut se traduire par « saisir le fonctionnement » de l'industrie cinématographique, mais pas « aller sur le plateau ».

Un troisième repérage important concernait la géographie : le paragraphe sur les voyages en avion effectués par la narratrice exigeait qu'on se représente un peu l'itinéraire, entre la côte Est où elle étudie, et la côte Ouest où vit son père, en passant par les étendues désertes des paysages montagneux. Le fragment « the sense of that sharp rip between coast and coast » renvoie donc au passage d'une côte à l'autre, au sens géographique du terme – plusieurs candidats ont imaginé que la narratrice s'était fêlé une côte. Il évoque le contraste entre ces deux extrémités du pays, la rupture que ressent la narratrice, sur le plan géologique aussi bien que culturel. De bonnes copies ont traduit : « la sensation de ce passage brutal d'une côte à l'autre », ou « le sentiment de ce fossé profond entre les deux côtes ». Il était également utile de faire la différence entre les trajets réguliers de la narratrice et le vol particulier qu'elle s'appête à raconter. C'est à ce voyage précis que renvoie le début du paragraphe, « this trip was so rough », où « this » joue pleinement son rôle cataphorique. Par conséquent, « le voyage » est un contresens suggérant que le vol était toujours perturbé. Une bonne traduction recourt à l'étoffement : « un voyage en particulier », « le voyage dont je vais parler », etc.

Enfin, il fallait examiner le contexte temporel du passage : la date de publication et la mention de Rudolph Valentino pouvaient aider les candidats à se rappeler que « depression » désigne en anglais la crise économique des années 1930. La narratrice n'évoque donc nullement une dépression nerveuse dont elle aurait été victime, mais bien « la crise », ou « la grande dépression » – l'ajout de l'adjectif est alors obligatoire pour que le terme prenne son sens historique.

On voit que l'analyse du passage avant traduction, puis une attention constante à la cohérence de tous les éléments géographiques, temporels, culturels, évitent aux candidats de nombreuses erreurs. L'autre point sur lequel le jury souhaite insister cette année est l'abondance des calques, lexicaux aussi bien que structurels, trouvés dans les copies. Là aussi, on a l'impression que certains candidats traduisent trop vite, de manière pour ainsi dire automatique, sans se demander si l'expression en français est réellement idiomatique, et adaptée au contexte. Or on sait que la version met à l'épreuve non seulement les connaissances des candidats en anglais, mais leur maîtrise du français – et les erreurs dans ce domaine peuvent coûter cher à des copies où la compréhension de l'anglais semble par ailleurs correcte. Voilà donc un point à garder à l'esprit au moment du choix de son option, entre commentaire et traduction.

Parmi les fragments qui ont donné lieu à des calques lexicaux, notons et corrigeons : « position » (non pas « j'étais en position de » mais « j'étais bien placée pour... »), « an old column » (non pas « une vieille colonne » mais « une vieille chronique » ou « un vieil article »), « a sweet little nun » (non « une douce petite nonne » mais « une gentille petite nonne ») et « teach her class » (non « enseigner à sa classe » mais « enseigner à ses élèves », « parler en classe » ou « faire un cours »). Deux calques plus choquants étaient « histoire courte » pour « short story », au lieu de « nouvelle », et « collègue » pour « college », au lieu d' « université ». Par ailleurs, ajoutons que « my fifth birthday party » se traduisait plus élégamment par un étoffement : « la fête organisée/donnée pour mon cinquième anniversaire » – certains ont eu l'heureuse idée de remplacer « fête » par « goûter d'anniversaire », au vu de l'âge du personnage. Quant à la chronique mentionnée ci-dessus, elle est de « Lolly Parsons » et non « Lolly Parson » : la mauvaise interprétation du génitif constitue une faute de grammaire.

Parmi les passages qui ont suscité de nombreux calques structurels, on citera ensuite « who pretended an indifference » (non « qui prétendaient l'indifférence » mais « qui feignaient l'indifférence »), « hated it... as a threat to their existence » (non « le haïssaient comme une menace » mais « le haïssaient comme s'il menaçait / comme si c'était une menace »), « as if ready to spring » (non « comme prêt à bondir » mais « comme pour bondir »). Ajoutons le fragment plus long, « that's what I half expect to happen to this story », trop souvent calqué (« je m'attends à moitié »), mais qui a également permis d'heureuses traductions, comme « je m'attends plus ou moins à ce que cette histoire connaisse le même destin » ou « c'est à peu près l'accueil auquel je m'attends pour cette histoire ». Quant à l'expression « she puzzled over it and puzzled over it », elle a donné lieu à des répétitions incongrues ; mais aussi à de bonnes idées : « elle resta penchée dessus, perplexe, pendant des heures », « elle l'a lu et relu avec perplexité », « elle passa des jours et des jours à essayer d'en tirer quelque chose », « elle le retourna dans tous les sens », et même « elle perdit son latin en le lisant », qui ne manquait pas de saveur. Ceci n'est pas pour encourager les candidats à surtraduire ou à s'éloigner du texte plus qu'il n'est nécessaire, mais bien à identifier les moments où la traduction littérale n'est pas possible, ainsi qu'à cultiver une certaine agilité d'esprit dans le maniement des structures du français à l'anglais.

Pour terminer, le jury rappelle qu'on écrit « un juif » avec une minuscule ; que lorsque l'anglais utilise le pluriel « in their heads », le français emploie le singulier ; qu'à la première personne du singulier au présent de l'indicatif, le verbe « attendre » prend un S. Le fragment « I was going to write » exprimait la volonté et non le futur : non pas « j'allais écrire mes mémoires », mais « j'ai failli / j'avais l'intention d'écrire mes mémoires ». Et la recherche de la collocation, des termes qui « vont bien ensemble », reste un élément important de tout travail de traduction : « a harrowing silence » ne peut se traduire par « un silence perçant », ou « entêtant » ; « un silence de mort » n'a pas tout à fait le même sens ; il valait mieux opter pour « un silence oppressant » ou « un silence angoissant ».

Comme les années précédentes, le texte qui suit n'est pas le corrigé du jury, mais une compilation des meilleures trouvailles rencontrées dans les copies : après avoir souligné les défauts récurrents, il est bien temps de rendre hommage aux qualités linguistiques et stylistiques dont font preuve de nombreux candidats.

Même si je ne suis jamais passée à l'écran, j'ai été élevée dans l'univers du cinéma. Rudolph Valentino vint à la fête organisée pour mon cinquième anniversaire, du moins c'est ce que l'on m'a raconté. Si j'écris cela, c'est juste pour montrer qu'avant même l'âge de

raison, j'étais bien placée pour voir tourner les bobines / j'étais à même d'observer les rouages du système.

À un moment, j'avais décidé d'écrire mes mémoires, avec pour titre La fille du producteur, mais à dix-huit ans on n'arrive jamais vraiment à se mettre à ce genre de choses. Ce n'est pas plus mal, car ça aurait été aussi insipide qu'un vieil article de Lolly Parsons. Mon père travaillait dans le cinéma comme un autre travaillerait dans le coton ou l'acier, et cela ne me posait pas de problème. Au pire, je dirais que j'acceptais Hollywood avec la résignation d'un fantôme assigné à une maison hantée. Je savais ce qu'on était censé en penser, mais cela ne m'horrifiait décidément pas.

Tout cela est facile à dire, mais plus difficile à faire comprendre aux autres. Quand j'étais à Bennington, certains professeurs d'anglais qui affectaient l'indifférence à l'égard de Hollywood et de ses productions, leur vouaient en réalité une haine féroce. Une haine profondément ancrée, comme si le cinéma mettait leur existence en péril. Et même avant cela, quand j'étais pensionnaire dans un couvent, une gentille petite nonne m'avait demandé de lui procurer le scénario d'un film, de façon à ce qu'elle puisse « faire un cours à ses élèves sur l'écriture filmique », comme elle l'avait fait pour l'essai et la nouvelle. Je lui obtins le scénario, et j'imagine qu'elle dut le lire et le relire avec stupéfaction, mais elle n'y fit jamais allusion en cours et elle me le rendit avec un air à la fois surpris et offensé, sans un commentaire. C'est un peu à ce genre de réactions que je m'attends avec cette histoire-ci.

On peut accepter Hollywood sans se poser de questions, comme je l'ai fait, ou bien le rejeter avec le mépris que l'on réserve à ce qui nous échappe. On peut le comprendre aussi, mais seulement confusément et par bribes. Il n'est pas une demi-douzaine d'hommes dont l'esprit ait réussi à contenir l'équation du cinéma dans tous ses éléments. Et peut-être une femme est-elle au plus près d'en saisir les rudiments quand elle tente de comprendre l'un d'entre eux.

Le monde vu d'avion, ça, je connaissais. C'était toujours ainsi que Père nous faisait faire le trajet entre la maison et l'école ou l'université. Après la mort de ma sœur, survenue quand j'étais en première, je faisais les allers et retours seule, et le voyage me faisait toujours penser à elle, ce qui me rendait quelque peu solennelle et songeuse. Parfois il y avait à bord de l'avion des gens du cinéma que je connaissais, et de temps en temps un bel étudiant, mais ce n'était pas fréquent pendant la crise. Il était rare que je m'endorme vraiment pendant le voyage, du moins pas avant que nous ayons laissé les petits aéroports solitaires du Tennessee, à la fois parce que je pensais à Eleanor, et à cause du sentiment de ce vide immense entre une côte et l'autre.

Le trajet dont je veux parler fut si mouvementé que les passagers eurent tôt fait de se diviser en deux groupes : ceux qui s'endormirent tout de suite, et ceux qui ne voulaient pas dormir du tout. Parmi ces derniers, il y en avait deux qui étaient assis juste en face de moi et, à entendre leur conversation entrecoupée de silences, j'étais presque certaine qu'ils étaient de Hollywood : l'un en avait tout l'air – un juif d'une quarantaine d'années qui tantôt parlait avec une exaltation nerveuse, tantôt se recroquevillait sur son siège comme pour bondir, dans un silence oppressant ; quant à l'autre, un trentenaire pâle et robuste, au physique quelconque, j'étais sûre de l'avoir déjà rencontré. Il était venu à la maison, ou quelque chose comme ça. Mais c'était peut-être quand j'étais petite, donc je ne lui en voulais pas de ne pas me reconnaître.

Thème

Si le sujet de version n'avait rien pour dérouter les candidats, l'extrait d'*Une page d'amour* d'Emile Zola proposé en thème, en revanche, présentait d'emblée de sérieuses difficultés lexicales. Il va sans dire que le jury était pleinement conscient de ces difficultés, et ne cherchait pas à sélectionner comme acceptables uniquement les candidats connaissant les équivalents exacts de « fiacre », « omnibus », « talus gazonnés » et « fourmilière ». Si le texte s'est avéré discriminant, c'est plutôt dans la mesure où il a permis de reconnaître les réflexes des candidats devant leur épreuve, la façon dont ils s'engagent dans le processus de traduction. Certains ont visiblement été obnubilés par le vocabulaire et y ont sacrifié tout le reste : désespérant de traduire certains termes, ils ont soit versé dans le barbarisme, soit recouru à la périphrase descriptive, jusqu'à des phrases absurdes où la correction syntaxique est souvent sacrifiée. Heureusement, d'autres ont gardé la tête froide et opté pour le meilleur parti : celui de la simplicité, qui consistait à remplacer les termes rares par des mots anglais plus courants dont la différence de sens ne pouvait leur coûter qu'un petit faux-sens, et à garder par-dessus tout le souci de la grammaire correcte et des constructions acceptables. Par conséquent, les meilleures copies ne furent pas tant les plus savantes, que les plus simples, et le jury a su gré de leur bon sens à tous ces candidats.

Ajoutons que, comme en version, la traduction n'est possible qu'après une phase de réflexion sur le texte original : ce passage exigeait d'approfondir les images et comparaisons utilisées par Zola, afin d'abord de bien les comprendre, ensuite de déterminer si elles pouvaient se traduire de manière littérale ou non. Les images prises au pied de la lettre, trop souvent, ont donné lieu à des contresens, voire à des non-sens. On trouvera de nombreux exemples dans le commentaire linéaire présenté ci-dessous.

- « Hélène... s'intéressa »

La panique s'est fait sentir dès ce début, avec des barbarismes (« lay interest »), des calques (« was interested in », qui suggère un intérêt permanent et non ponctuel), et des erreurs de constructions (« drew attention to » s'utilise lorsque X attire l'attention d'Y sur quelque chose). En revanche, « focused on », « paid attention to », ou tout simplement « looked at », étaient des traductions acceptables et certainement connues des candidats.

- « aux larges étendues déroulées sous ses fenêtres, à la pente du Trocadéro et aux développements des quais »

Le point le plus important n'était pas le vocabulaire, mais le choix de la construction. On ne doit pas employer le passif, mais le gérondif : « the wide spaces unfolding / spreading out », « the Trocadéro sloping down », « the meandering / unfolding embankments ». Il fallait aussi songer à la préposition pour le fragment « sous ses fenêtres » : si « under » et « beneath » sont corrects, « down her windows » évoque quelque chose qui dégouline sur les vitres. Notons que de nombreux termes étaient acceptables pour « quais », comme « quays », « wharves », « embankments » et simplement « banks ». Pour toute cette phrase, il était nécessaire pour bien traduire de se *représenter* les lieux, de visualiser la description pour retrouver ensuite les termes appropriés en anglais.

- « Il fallait qu'elle se penchât, pour apercevoir... »

Il faut choisir « had to » plutôt que « need », car il ne s'agit pas ici d'un besoin personnel. Attention au choix du verbe et de sa postposition : « to lean out », « to lean forward » ; mais pas « to bend over », qui suggère qu'elle se plie en deux, ni « to bend down », qui la fait se baisser à l'intérieur de sa maison. En outre, plusieurs candidats ont confondu l'infinitif « bend », et le prétérit et participe passé, « bent » : la révision des verbes irréguliers est toujours d'actualité.

- « fermé au fond par la barre sombre de l'École militaire »

Il était maladroit de traduire littéralement « fermé » par « closed » ; des candidats plus inspirés ont pensé aux verbes « blocked » et « barred », et ont su choisir la bonne préposition pour traduire « au fond » (« at the back » plutôt que « in the back » ; c'est bien « back » et non « bottom », qui renvoie à la dimension verticale et non horizontale).

- « elle distinguait les passants »

Là où le français met le seul verbe de perception, l'anglais ajoute le modal : « she could see », « she could make out » – à retenir pour tous les verbes de perception, « smell », « hear », etc.

- « emportés dans un mouvement de fourmilière »

Plutôt que d'inventer un terme pour fourmilière (« anthill »), il valait mieux se concentrer sur les fourmis, et décrire les passants « carried away like ants »

- « la caisse jaune d'un omnibus jetait une étincelle ; des camions et des fiacres traversaient le pont »

Commençons par le vocabulaire et les multiples possibilités : pour « caisse », il y avait « box, carriage, exterior » ; pour « omnibus », on acceptait « streetcar », « tramcar », « bus », « omnibus » ; pour « fiacre », si « hackney » est un terme rare, « cab » et « carriage » constituaient deux solutions plus familières. Pour « jetait une étincelle », il fallait encore une fois se représenter la scène : il ne s'agit pas d'un éclair (« provoked a flash of lightning » est un contre-sens), ni d'un scintillement (« sparkled »), mais bien d'une étincelle ponctuelle : « sparked » ou « was like a spark », au prétérit plutôt qu'à la forme progressive.

- « gros comme des jouets d'enfants »

Cela veut dire qu'ils ne sont pas plus gros que des jouets d'enfants : en anglais, la structure « as big as » ne peut signifier cela, et doit donc être remplacée par « as small as toys », ou « no bigger than children's toys »

- « le long des talus gazonnés »

Plutôt qu'une périphrase maladroite pour « gazonnés », il valait mieux recourir au simple adjectif « grassy » ; même chose pour talus, pour lequel les périphrases explicatives devenaient vite incongrues, de sorte qu'il valait mieux rechercher le faux-sens en optant pour un terme différent mais du même registre. Plusieurs copies ont judicieusement employé « embankments » ou « banks ». La préposition n'a pas toujours été bien choisie, avec plusieurs occurrences de « over » au lieu de « along »

- « parmi d'autres promeneurs, une bonne en tablier blanc tachait l'herbe d'une clarté »

Une remarque de vocabulaire pour « promeneurs », pour lequel « strollers » convient mieux que « walkers », aux connotations plus sportives. Après cela, l'important était de comprendre l'image : Zola raisonne en peintre à ce moment, pour mettre une touche blanche sur l'étendue verte. On ne peut donc traduire « tachait » par « stained », dont les implications sont négatives et moralisantes ; quant à « clear », il implique la transparence plus que l'éclat du blanc. Une traduction simple était : « was a bright spot on/against the grass »

- « la foule s'émiettait et se perdait, les voitures elles-mêmes devenaient des grains de sable »

L'erreur principale consiste à traduire les images de manière littérale, alors que les termes anglais n'ont pas cette valeur métaphorique. Une foule qui s'émiette est une foule qui se disperse (« was dispersing / scattering »), et elle ne se perd pas au sens propre, mais elle disparaît petit à petit dans le lointain : on n'emploiera donc pas « lose », mais « fade away »,

« vanish », « disappear ». Même chose pour « devenaient » : utiliser « become » ou « turn into » en anglais revient à décrire une métamorphose concrète des voitures, on aura donc soin de transformer la métaphore en comparaison pour rendre le texte explicite, « were like grains of sand », « were no bigger than grains of sand ».

- « la carcasse gigantesque »

Le terme a pu dérouter, mais de nombreuses copies ont proposé des traductions intéressantes, comme « shell », « skeleton » ou « hulk » ; « carcass » était également possible ; en revanche « corpse » ne convient pas, car le terme met l'accent sur la mort, et non sur la structure du corps.

- « la sourde trépidation qui l'agitait »

Une réflexion sur le sens du texte français conduisait à traduire « trépidation » par des termes comme « rumble » ou « throb », qui indiquent le grondement ou la vibration, plutôt que le tremblement émotif. Il était plus important encore de ne pas baisser la garde pour les deux autres termes : « sourde » renvoie ici au bruit étouffé, et ne peut se traduire par « deaf » ; « agitate » se construit plus souvent au passif (« to be agitated »), et à l'actif il a un sens plus fort (« to upset ») que celui impliqué par le français. En revanche, « stir » convenait parfaitement.

Au total, ce sont des lacunes sérieuses, à la fois syntaxiques et lexicales, qui ont surtout coûté des points aux candidats. Au niveau des constructions, on observe de nombreuses erreurs dans le choix de la forme passive ou active, des verbes transitifs ou intransitifs et des prépositions. Certains candidats ont une vision assez floue des catégories grammaticales, utilisant le verbe pour le substantif, ou l'adjectif pour le substantif. Au niveau du vocabulaire, de nombreuses copies présentaient des confusions inacceptables : on a vu ainsi « stink » pour « stain », « lollies » pour « lorries », « trunks » pour « trucks », « stark » pour « spark », « elms » pour « ants », « urge » pour « huge », et « spin » pour « spine ». Le jury conclura donc en rappelant que, quel que soit le sujet choisi, la meilleure façon de le traiter n'est pas de déployer une batterie de mots rares, mais de bien maîtriser le lexique courant, et d'utiliser une syntaxe impeccable.

Comme pour la version, le texte qui suit rassemble les meilleurs passages trouvés dans les copies, pour souligner les qualités que montrent déjà certains candidats, et encourager les futurs optionnaires...

First, Hélène considered the open stretches unfolding under her windows, the slope of the Trocadéro and the meandering embankments. She had to lean out in order to catch a glimpse of the bare, square-shaped Champ de Mars that was barred at the back by the dark bulk of the École militaire. Below, on the large square and on the pavement, on both sides of the Seine, she could make out the passers-by, a bustling crowd of black dots scuttling away like ants ; the yellow box of an omnibus sparked ; trucks and cabs no bigger than children's toys crossed the bridge, hauled by horses that looked like finely-wrought mechanical parts ; and walking along the grassy banks, among other strollers, a maid with a white apron was a bright spot against the grass. Then Hélène looked up, but the crowd was scattering and fading away, the very coaches were like grains of sand ; there was nothing left but the huge shell of the city, looking empty and deserted, living on only through the muffled throbbing / the low rumble which stirred it.